compte rendu de *Sociologie comparée du cannibalisme* et *Les mangeurs d'autres*, de Georges Guille-Escuret

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7173>

DOI : 10.4000/jso.7173

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 253-258

ISBN : 978-2-85430-118-2

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « compte rendu de *Sociologie comparée du cannibalisme* et *Les mangeurs d'autres*, de Georges Guille-Escuret », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 138-139 | 2014, mis en ligne le 30 novembre 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7173> ; DOI : 10.4000/jso.7173

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

compte rendu de *Sociologie comparée du cannibalisme* et *Les mangeurs d'autres*, de Georges Guille-Escuret

Gilles Bounoure

RÉFÉRENCE

GUILLE-ESCURET Georges, 2012a. *Sociologie comparée du cannibalisme : 2. La consommation d'autrui en Asie et en Océanie*, Paris, Presses universitaires de France, 420 p., bibliogr., index.

GUILLE-ESCURET Georges, 2012b. *Les mangeurs d'autres. Civilisation et cannibalisme*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Cahiers de l'Homme », 292 p., bibliogr., index.

- 1 Georges Guille-Escuret vient de publier successivement trois volumes d'une *Sociologie comparée du cannibalisme*, le premier dévolu à l'Afrique (*Proies et captifs en Afrique*, 2011), le troisième aux Amériques (*Ennemis intimes et absorptions équivoques en Amérique*, 2013) et le deuxième, le seul à être examiné ici, à l'Asie et à l'Océanie (Guille-Escuret, 2012a). Il a complété cette somme d'un « essai », ainsi qu'il le définit, mettant en regard « civilisation et cannibalisme », approfondissant les observations formulées dans les autres volumes, et achevant de donner son sens à cette entreprise qu'il serait facile de qualifier de gargantuesque (Guille-Escuret, 2012b). Sachant que plusieurs vies ne suffiraient probablement pas à dresser une bibliographie complète de ce sujet, le chercheur, durant les deux décennies qu'il y a travaillé, n'a jamais envisagé de dresser une encyclopédie universelle de l'anthropophagie, et il convient, pour prévenir le dédain que pourraient susciter auprès des spécialistes le titre d'ensemble et les formats relativement brefs adoptés pour cette tétralogie (nullement tératologique), de tenter d'en qualifier d'abord le ton, la manière et les intentions.

- 2 Dès ses premières publications anthropologiques, l'auteur s'est distingué par son style coruscant (qu'on retrouve heureusement dans les volumes évoqués ici) et ses interventions de trublion n'hésitant pas à contester la « discipline », si l'on ose dire, imposée à son domaine de recherche. Au-delà du désir manifeste du rédacteur d'éviter ennui ou « morne incuriosité » pour lui-même comme pour ses lecteurs, et indépendamment de celui, voisin, de « se faire remarquer » en bien ou en mal dont il semble plus libéré que d'autres, ce ton vise aussi à en finir avec la monotonie et la platitude ordinaires des développements dits « scientifiques » prolongeant obscurément « l'ancienne métaphysique » à travers « une science de la nature étudiant les choses mortes et vivantes en tant que choses figées », pour reprendre les termes d'Engels. Tel était aussi l'un des soucis et des traits de style des maîtres de Georges Guille-Escuret, André-Georges Haudricourt et Jacques Barrau, auxquels il a rendu de chaleureux hommages (voir notamment 1997b, 2002) et dont l'inspiration, ou même l'esprit anti-positiviste, continuent de traverser ses ouvrages récents.

- 3 Mais que penser d'une « sociologie » du cannibalisme, en dehors de ce qu'ont d'inédit ce titre et l'approche qu'il paraît impliquer ? Faut-il y voir une concession de l'auteur en faveur d'une discipline qui, dans la concurrence actuellement observable entre les diverses « sciences humaines et sociales » (les « SHS » du sabir administratif), est souvent suspectée de vouloir « cannibaliser » ses voisines, ethnologie et anthropologie notamment ? Sur ces points, les développements qu'a consacrés Georges Guille-Escuret à « l'ethnologie inappliquée » (1990) et à « l'anthropologie inutile » (1997a), et qui ont fait connaître ses convictions profondes, interdisent de lui prêter la moindre complaisance à l'égard de telles rivalités universitaires, vis-à-vis desquelles, son parcours académique en témoigne également, il a toujours marqué ses distances. Ses réflexions, voisines de celles de Gerd Koch (2003) concluant au terme de plus d'un demi-siècle passé à étudier sociétés et objets traditionnels à travers le Pacifique, que « nous n'avons pas appris grand-chose les uns des autres », témoignent là du même attachement désenchanté à une ethnologie empêchée de réaliser ses plus nobles ambitions. Si ce partisan d'une ethnologie ou d'une anthropologie « appliquée », voire « politique », a préféré parler ici de « sociologie » du phénomène cannibale, c'est avant tout pour en restituer les dimensions historiques et sociales, fondamentales selon lui, et mises sous le boisseau – voire l'éteignoir – par le commun des ethnologues, des anthropologues et de leurs lecteurs.

- 4 Du reste, l'auteur convient à maintes reprises dans son « essai » que cette « sociologie » reste à établir dans son détail (par exemple, « nous n'en sommes pas encore à élaborer une sociologie strictement dite », 2012b : 238), une fois démontrée sa nécessité et esquissées ses bases, ou plutôt désignés les écueils à contourner, tâches assignées à cette tétralogie. Elle part d'une observation chronologique admissible dans ses grandes lignes. Passionnés par l'anthropophagie dans le dernier tiers du XIX^e siècle, les milieux savants ont ensuite abandonné plus ou délibérément ce sujet à la littérature populaire et à son public réputé crédule et ignare, avant que les brûlots de Harris (1977), d'Arens (1979) et d'Obeyesekere (2005) prétendant réduire à néant le « mythe des mangeurs d'hommes » ne contraignent les plus engagés des spécialistes à dénoncer et démonter pièce à pièce cette entreprise relevant du « négationnisme » en histoire¹. Georges Guille-Escuret n'a pas de mal à pointer, dans ces débats anciens et plus récents comme dans les silences intermédiaires, ce qui participe d'une « idéologie » venue selon lui se substituer à la culture dans les sociétés occidentales du fait de la diffusion de l'imprimerie (2012b : 58-59).

- 5 Le cannibalisme se présentant, au terme de ses recherches, comme « une question scientifiquement recevable », il s'agit ensuite de « franchir le rideau » de l'idéologie, notamment en déterminant si ce sujet représente « un enjeu idéologique subalterne » ou non (*ibid.* : 193-194), la première hypothèse rendant quelque peu dérisoire l'ampleur des controverses dont il a fait l'objet, la seconde justifiant amplement ces premiers éléments de « sociologie comparée ». Telle est en fin de compte « la thèse » (2012b : 59) donnant son sens à cette trilogie comme au sous-titre de l'essai qui l'accompagne. Sur le plan idéologique, la « civilisation » se serait définie comme « modèle » s'opposant à « l'anti-modèle » des cultures pré-idéologiques, spécialement celles où le cannibalisme était avéré ou supposé. Cicéron, à propos des « devoirs » de l'être humain, avait déjà vanté l'*humanitas* contre la *feritas* (cruauté quasi animale, pire que la *ferocitas*), mais il reviendra aux Modernes de faire de cette opposition une des pierres angulaires de leurs idéologies de « progrès », dont le développement des sciences et des techniques peut difficilement être séparé – sans parler, il va de soi, des entreprises coloniales ayant mis à mal un nombre incalculable de sociétés humaines.
- 6 Dans son exposé consacré à l'Asie et à l'Océanie, que l'auteur a eu raison d'envisager comme un quasi continuum, le lecteur spécialisé trouvera peu d'erreurs, mais beaucoup d'oublis, justifiés comme on a vu par le souci de s'en tenir à des « cas d'école » et d'éviter un encyclopédisme noyant l'analyse sous une avalanche de « faits » ou de récits prétendant à la véracité, mais aussi dus à un certain défaut de familiarité avec les sujets abordés. Il faut mettre au compte des lapsus les 'Are'are donnés comme une île (2012a : 172) ou la mention répétée (p. 198) du fusil « Schneider » pour désigner l'Enfield 1853 calibre .577 à chargement par le canon, modifié à partir de 1864 grâce au système « Snider » de chargement par la culasse, remplacé un lustre plus tard dans diverses armées par les armes du type Martini-Henry car sa chambre de compression explosait souvent au visage des tireurs, défaut qui en fit le fusil de traite préféré des *blackbirders* en Mélanésie. On aurait attendu plus de prudence dans l'utilisation répétée (2012a : 195 et ailleurs) des récits du « providentiel Festetics de Tolna » (1903), dont les dissimulations et les forfanteries éclatent chaque fois que ses propos peuvent être croisés avec d'autres sources (*JSO* 126-127 : 329 sq.). S'il était utile de citer le témoignage d'un Occidental ayant mangé de la chair humaine au Vanuatu, pourquoi ne pas ne pas avoir recouru à celui de Tom Harrisson (en cela soutenu par l'irréprochable John Layard), qui a consacré une trentaine de pages à cette expérience (1937 : 395-424) ? Le ton et le titre de ce récit, *Savage Civilisation*, auraient pu aussi alerter l'auteur de cette somme, sa thèse s'y trouvant déjà esquissée. Il ne se réfère (2012a : 204) qu'à un texte très édulcoré publié en temps de guerre (1943) et devant moins à Harrisson qu'à la censure militaire britannique.
- 7 Certaines références classiques, notamment allemandes, manquent dans l'un et l'autre volumes de Georges Guille-Escuret. Le travail d'Andree (1887) n'est pas signalé, en dépit de son audace conduisant d'autres chercheurs allemands à dresser un peu plus tard une mappemonde de l'anthropophagie (Henkenius, 1893) et permettant ultérieurement à Volhard (1939) de consacrer à ce sujet une somme bien connue dont G. Guille-Escuret dit seulement (2012b : 83) qu'elle « a mauvaise réputation ». Évoquer l'importance au moins symbolique de l'article de Crawfurd (1866), très discuté au sein de « l'anthropologie victorienne », et de la petite étude de Girard de Rialle (1875) relevée par d'autres auteurs (notamment Boetsch, 2005), aurait permis de mieux faire revivre les premiers débats « savants » autour de cette question. *Le Temps*, en dernière page de son édition du 12 octobre 1875, offrait ce résumé à l'usage du grand public :

« Vient de paraître chez E. Leroux éditeur, 28 rue Bonaparte, *De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée*, par M. Girard de Rialle, secrétaire de la Société d'anthropologie de Paris. Un volume in-8°. Dans cet opuscule, l'auteur expose que l'anthropophagie ne se rencontre pas chez les peuplades les plus rapprochées de l'état le plus primitif de l'humanité, mais bien chez les peuples doués d'une civilisation déjà assez avancée ; il recherche en même temps les causes de cette coutume qui seraient, selon lui, la vengeance, le mysticisme et la gastronomie. Sous la forme un peu paradoxale de cette thèse, l'auteur a raconté une foule de faits curieux empruntés à l'ethnographie de l'Océanie, de l'Afrique et de l'Amérique. »

- 8 Concernant l'Insulinde et l'Océanie, il aurait été utile de rappeler aux lecteurs certaines publications du milieu du xx^e siècle, assez largement saluées ou débattues par les spécialistes et qui attestent qu'ils persistaient à inclure l'anthropophagie dans leurs thèmes de recherche. Ainsi du monumental ouvrage de Riesenfeld (1950 : 651-656 notamment) tendant notamment à cerner ce qu'avait été la culture cannibale en Mélanésie, dans ses usages, ses représentations et son extension, ou des travaux de Carl A. Schmitz, tel son *Wantoot* (1963), justement critiqué par Anthony Forge (1964 : 1421-1422) pour son caractère assertorique et insuffisamment démonstratif quant à l'opposition qu'il discernait entre cette population et leurs voisins anthropophages, ou encore son introduction à l'exposition présentée en 1962 au musée de Bâle sous le titre « Kopfjäger und Kannibalen ». Tout laisse à croire néanmoins que c'est pour se plier aux demandes de son éditeur de se cantonner à un volume n'excédant pas quatre cents pages que G. Guille-Escuret a choisi de laisser de côté ces références anciennes ainsi que d'autres plus récentes dont on ne fatiguera pas le lecteur, et qu'il a parfois dû adopter le pas de course pour couvrir son immense sujet.
- 9 Ne consacrant ainsi que trois pages à la Micronésie (2012a : 152-154), l'auteur ne pouvait rien dire de Pohnpei et du cannibalisme de ses dignitaires, attesté non seulement à l'époque de la domination des Saudeleur mais du temps même de la présence d'O'Connell, entre 1828 et 1833 (O'Connell, 1972 : 165 et 194 ; Hanlon, 1988 : 15 et 45, voir aussi note 38 renvoyant aux travaux de Riesenfeld). À propos de l'archipel des Gilbert (Kiribati aujourd'hui), Georges Guille-Escuret (2012a : 153-154) commente ironiquement un passage du père Sabatier (1939 : 118) complimentant ses « ouailles » d'avoir « depuis longtemps abandonné le cannibalisme », affirmation que n'était pas la moindre source. Mais dans un autre passage consacré au cannibalisme mythique (*ibid.* : 89-90), le missionnaire avait précisé l'origine de ses informations, Arthur Grimble (1989 : 288-290). Celui-ci rapportait ailleurs (*ibid.* : 92) ce récit d'un insulaire anonyme de Butaritari :
« During the reign of Teitimaroroa [xviii^e siècle] the first European is said to have arrived. At this time, although the people were cannibals, they lived fairly peaceably and did not practise cannibalism unless forced to by lack of food. »
- 10 Hors de toute considération missionnaire, Finsch (1893 : 27), s'appuyant sur les témoignages de deux *beachcombers*, Wood et Kirby, interrogés par l'expédition navale d'exploration américaine de 1838-1842, et sur les observations qu'il avait pu faire lui-même sur place en 1879, admettait qu'à l'issue des combats auxquels les femmes prenaient une part des plus actives, il pouvait arriver que de la chair humaine soit consommée, mais ajoutait que ce n'était pas une raison pour stigmatiser (*brandmarken*) toute la population des Gilbert comme cannibale. Il ne s'écartait guère en cela des informations recueillies par l'expédition américaine :
« The bodies of the slain are not generally eaten, but, according to their own account, it occasionally happens that when some noted warrior has been killed, the young men eat portions of his flesh from hatred, and through a desire to appear

fierce and terrible. Kirby stated two cases in which he knew human flesh to have been eaten. One was that of an old man of Kuria, who had offended a chief on Apamama, and the other, of four slaves of the king, who had attempted to escape from the island in a canoe. All these were killed, and particular parts of their bodies eaten. The act, it was thought, was prompted by vindictiveness, and a desire to taste an unusual kind of food. We may therefore conclude that they are not to be considered as cannibals, though, according to Kirby, they seem to have no apparent disgust at eating human flesh.

In Makin, where they have had no wars for a hundred years, they are much less bloodthirsty, and during the seven years Wood was on the island, only one man was put to death. He does not believe that the people are cannibals, but he has frequently heard the old men relate, that during times of scarcity their ancestors sometimes ate human flesh. » (Wilkes, 1844 : 98)

- 11 La Polynésie est souvent parcourue à la même vitesse. Les îles Cook ne sont évoquées que dans deux phrases allusives (2012a : 297 sq.), en dépit de l'abondance des témoignages disponibles, non seulement de la part des missionnaires ou des ethnologues, mais des insulaires eux-mêmes, dont les propos ne sauraient être négligés. Pour ne citer ici que les premières phrases de Pa Maretu Ariki (1911 [1873] : 201-202, voir aussi l'édition de ses papiers par Marjorie Tuaike Crocombe, 1983),

« Some people say that cannibalism in Rarotonga is due to an acquired taste for man's flesh. It is not so. It was on account of acts of arrogance, spiteful oppression and sacrilege, that revenge was sought for, or taken, and human flesh eaten. The ariki, or high chief, never had human-ovens; it was only the warriors and those below the rank of chief who indulged in such ovens. The arikis would not countenance the eating of human flesh – they discouraged such acts. No chief would eat of human flesh lest the example would be followed by the people, and thus they would acquire an unsatiable craving for such flesh; that is the reason why the chiefs would not eat it, lest the craving would become so great that there would be no satisfying it – it would become a habit, and the people would soon kill one another and very soon all men would be killed (consumed). The fat of man was delicious; it had not the strong taste or smell of pig-flesh or fish; human flesh was not strong but very sweet. This was the reason why the chiefs would not eat of that flesh lest the craving for it afterwards became ungovernable. No one ate human flesh during times of peace; only when war prevailed. To eat human flesh during times of peace was a grave offence against the arikis, and any person so offending would be condemned. In the case of any person killed in times of peace, by another, for the purpose of a feast, the arikis sent their karere (messenger) to give notice that the body was to be conveyed to the shrine of the god Tangaroa, at Vai-rotā (spelt by most Rarotongan historians as Vaerota), as an offering to that god, and in place thereof pigs and kava-ata were ordered to be substituted at the feast, for to eat human flesh during times of peace was a breach of the ariki law; anyone offending would be acting in defiance of the rule of the arikis and chiefs. »

Te Rangi Hiroa (1944 : 16) écrivait de son côté :

« Human flesh was eaten throughout the group when opportunity afforded, usually after battles when the victors utilized their slain enemies. Individual cannibals lived apart and secretly preyed on women and children, but they were detested and were killed sooner or later by relatives of their victims. In Mangaia, defeated warriors, who took refuge in secret caves, ambushed individuals who came their way and ate them. In Rarotonga, the warriors required human flesh as a relish ('ono) with their kava beverage. The warriors stalked unsuspecting victims from a neighboring tribe. When they could not procure an outsider, they sometimes killed a member of their own tribal group to avoid the shame of failure. »

- 12 De la Mélanésie qu'il évoque de manière plus détaillée, Georges Guille-Escuret a souhaité réserver l'étude de l'île Rossel (et non « Rossell » comme il écrit constamment) à son

deuxième volume (2012b : 164-170) où il s'attarde, « au titre d'une épistémologie du témoignage », sur le « récit du naufrage » du *Saint-Paul* en 1858 publié dans *Le Tour du monde* par Victor de Rochas en 1861, certains rescapés ayant été adoptés et d'autres mangés. Sur les insulaires eux-mêmes, il est dommage qu'il se soit contenté des indications vagues et de seconde main de Seligman, sans se référer à la monographie d'Armstrong, auteur confus mais qui reste le seul à avoir réellement approché cette société, avec près d'un chapitre sur le cannibalisme et un copieux appendice historique étudiant en détail l'épisode de 1858, d'après le récit de Rochas et d'autres sources (1928 : 106 sq., 123 sq., 189 sq.). Mais de ces défauts ou omissions de détail qui affaiblissent malheureusement la portée de certaines pages et dont les « inexistentialistes » pourront toujours tirer argument pour contester la validité générale de cette somme et de ses propositions, selon la méthode habituelle des « hyper-critiques » paranoïaques, les océanistes sérieux tireront certainement une leçon toute différente, voire opposée. Pour commencer, tout en regrettant ces scories mais les sachant difficilement évitables dans une telle entreprise, ils ne marchanderont sans doute pas leur admiration pour ce colossal travail de synthèse qui parvient à évoquer les anthropophages réels ou supposés d'Océanie et d'Australie en seulement 242 pages (2012a : 149-390).

- 13 Invétéré ou circonstanciel, le cannibalisme, écrivait Jacques Barrau (1983 : 166), est un sujet ayant « assez d'importance pour qu'on y regarde de plus près », et il faut aussi rendre hommage à Georges Guille-Escuret de s'y être consacré à ce point, sans craindre de se voir raillé ou marginalisé en sortant des sentiers battus de la recherche contemporaine. Surtout, non content d'avoir démontré qu'il s'agissait d'un thème relevant définitivement de l'investigation scientifique, ce qu'on pourrait déjà décrire comme un petit triomphe dans le climat intellectuel d'aujourd'hui, il propose une méthode d'examen des sources, des témoignages et des analyses dont les deux ouvrages examinés ici montrent à la fois l'efficacité et le bien-fondé dans les « cas d'école » bien documentés par le chercheur et dont le nombre l'emporte de beaucoup sur les autres. Pour ces derniers, omis ou insuffisamment étudiés dans ce travail pionnier, ceux qui s'y pencheront reconnaîtront vite les mérites de la méthode historico-sociologique mise en œuvre par Georges Guille-Escuret, et la fécondité de ses hypothèses sur le cannibalisme de crise sociale, qu'il serait facile, mais trop long ici, de mettre en évidence sur des cas qu'il n'a pas étudiés.

BIBLIOGRAPHIE

ANDREE Richard, 1887. *Die Anthropophagie. Eine ethnographische Studie*, Leipzig, Verlag von Veit & Comp.

ARMSTRONG William E., 1928. *Rossel Island. An Ethnological Study*, Cambridge, At the University Press.

BARRAU Jacques, 1983. *Les Hommes et leurs aliments*, Paris, Temps actuels.

- BOËTSCH Gilles, 2005. A Metaphor of Primitivism: Cannibals and Cannibalism in French Anthropological Thought of the 19th Century, *Estudios del Hombre* 19, « Man and Meat », pp. 55-72.
- CRAWFURD John, 1866. On Cannibalism in Relation to Ethnology, *Transactions of the Ethnological Society of London*, vol. 4, pp. 105-124.
- FESTETICS DE TOLNA Rodolphe, 1903. *Chez les cannibales. Huit ans de croisière dans l'océan Pacifique à bord du yacht Le Tolna*, Paris, Plon-Nourrit.
- FINSCH Otto, 1893. *Ethnologische Erfahrungen und Belegstücke aus der Südsee. Dritte Abteilung : Mikronesien. I. Gilberts-Inseln*, Wien, Alfred Hölder.
- FORGE Anthony, 1964. Wantoat : Art and Religion of the Northeast New Guinea Papuans, *Review, American Anthropologist* 66, pp. 1421-1422.
- GIRARD DE RIALLE Julien, 1875. De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée, in *Association française pour l'avancement des sciences. 3, Comptes rendus de la 3e session, Lille 1874*. Paris, au bureau de l'association, pp. 648-676.
- GRIMBLE Arthur, 1989. *Tungaru Traditions. Writings on the Atoll Culture of the Gilbert Islands*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- GUILLE-ESCURET Georges, 1990. Une recherche perdue en son temps : l'ethnologie inappliquée, *L'Homme* 115, pp. 98-112.
- , 1997a. *L'anthropologie, à quoi bon ?*, Paris, L'Harmattan.
- , 1997b. Jacques Barrau : un naturaliste au milieu des hommes (1925-1997), *Journal de la Société des Océanistes* 105, pp. 209-212.
- , 2002. La garance, la pomme de terre et le caillou : un naturaliste à histoire, *Journal de la Société des Océanistes* 114-115 : *En hommage à Jacques Barrau*, pp. 9-12.
- HANLON David, 1988. *Upon a Stone Altar. A History of the Island of Pohnpei to 1890*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- HARRISSON Tom, 1937. *Savage Civilization*, New York, Alfred A. Knopf.
- HENKENIUS Hermann, 1893. Entstehung und Verbreitung der Anthropophagie. Mit einer Karte, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* 15, pp. 348-357.
- KOCH Gerd, 2003. *Man wusste nicht viel voneinander. Ein Ethnologe unterwegs im Pazifik*, Dresden, Edition Failima.
- MARETU, 1911 [1873]. A Word about Cannibalism at Rarotonga, *Journal of the Polynesian Society*, 20-4, pp. 201-209.
- , 1983. *Cannibals and Converts. Radical change in the Cook Islands*, translated, annotated and edited by Marjorie Tuaikene Crocombe, Suva, Institute of Pacific Studies.
- O'CONNELL James F., 1972. *A Residence of Eleven Years in New Holland and the Caroline Islands*, Saul H. Riesenbergs editor, Canberra, Australian National University Press.
- RIESENFELD Alphonse, 1950. *The Megalithic Culture of Melanesia*, Leiden, E. J. Brill.
- SABATIER Ernest, M. S. C., 1939. *Sous l'Équateur du Pacifique. Les îles Gilbert et la mission catholique 1888-1938*, Issoudun-Paris, Dillen.
- SCHMITZ Carl A., 1962. *Kopffäger und Kannibalen. Führer durch das Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde Basel*, Basel, Museum für Völkerkunde.

—, 1963. *Wantoat : Art and Religion of the Northeast New Guinea Papuans*, The Hague, Mouton.

TE RANGI HIROA (Peter H. BUCK), 1944. *Arts and Crafts of the Cook Islands*, Honolulu, Bishop Museum Press.

VIDAL-NAQUET Pierre, 1987. *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte.

VOLHARD Ewald, 1939. *Kannibalismus*, Stuttgart, Strecker und Schröder.

WILKES Charles, 1844. *Narrative of the U.S. Exploring Expedition...*, Volume 5, Philadelphia, C. Sherman.

NOTES

1. Georges Guille-Escuret emploie et défend ce terme à diverses reprises (par exemple 2012b : 121). Sans doute est-ce par souci de brièveté qu'il ne s'est pas référé, dans ces deux volumes, au recueil pionnier de Pierre Vidal-Naquet (1987) pointant et analysant l'utilisation des « délires » d'Harris et d'Arens sur le cannibalisme par les crypto néonazis dits d'ultra-gauche. Ses étudiants et ses proches, dont j'étais à l'époque, ne peuvent oublier ses vigoureuses démonstrations mettant en lumière les apparentements de ces divers types de « négationnisme » ou d'« inexistentiaisme » comme il disait après Marcel Gauchet.